

de noblesse d'épée par les hommes, de noblesse de robe par les femmes, et veuve d'un Pré-Fleury par dessus le marché. Votre père, le conseiller, fut excellent pour un des membres de ma famille, et je viens payer la dette de la reconnaissance.

Elle entr'ouvrit sa tabatière et continua :

— Depuis un an, je me cache dans cet horrible Paris, et par ma foi ! je suis lasse de vivre ainsi dans une cachette, dans un grenier, dans un trou. Grâce à des amitiés secrètes, qui ont obligé Fouquier-Tinville à m'oublier, je puis sortir de la ville impunément, la nuit prochaine, sous les habits d'une chanteuse des rues. Je suis au courant du répertoire révolutionnaire ; j'ai appris d'une pauvre femme de Marseille, ce que c'est que le vilain accent provençal, et je supplierai ma bouche de chanter jusqu'à la frontière cette chanson épicée que l'on appelle *la Marseillaise* ; au besoin je puerai l'ail, monseigneur !... Eh bien, vous plaît-il de me suivre, de vous déguiser, de chanter et de mendier avec moi ? J'ai deux petits enfants, que j'ai loués pour mon usage particulier ; ils nous serviront de porteurs respect. J'ai étudié à l'école d'une bohémienne qui me tirait autrefois, les cartes, le grand art de paraître avoir faim en mangeant, de souffrir en se portant à merveille, de s'évanouir d'un œil, de boiter avec de bonnes jambes ; chacun aura pitié de nos souffrances, de notre vieillesse, de notre misère, et nous aurons plus tard un secret plaisir à nous raconter les tours que nous aurons joués à nos ennemis ; j'attends vos ordres, monseigneur.

M. de Crosne, qui avait observé avec son attention la plus inquiète cette mystérieuse douairière de Pré-Fleury, lui répondit en souriant :

— Madame, vous avez, ce me semble, la manie et le génie des travestissements.

— Qu'est-ce à dire, Monseigneur ? s'écria la douairière en pâlisant sous le rouge.

— La, la... repartit M. de Crosne. Je n'ai pas été pour rien quelque chose dans la police !... Reprenez ce joli mouchoir blanc dont vous n'avez nul besoin sans doute ; effacez toutes ces vilaines rides qui vous enlaidissent sans pouvoir vous vieillir ; redevenez jeune toute à votre aise : nommez-vous franchement, et ne jouez pas ainsi avec la vie d'un honnête homme qui n'attend plus que la mort. Si c'est à Fouquier-Tinville que je dois votre cruelle visite, je vous pardonne. Vous pouvez lui dire que je continue à rester chez moi, aux ordres du peuple et sous la main du bourreau.

La douairière venait de disparaître comme par enchantement : la boîte en émail, l'éventail de Vanloo, le mouchoir brodé, les bijoux indiscrets étaient à terre, aux pieds de M. de Crosne ; les mouches et la poudre de l'ancien régime s'étaient envolées par la fenêtre ; il ne restait plus, dans le salon, sur le canapé, qu'une jeune femme qui se mit à pleurer.

— Pourquoi pleurez-vous ? lui demanda M. de Crosne.

— Parce qu'il vous semble que je vous trompe de la part de Fouquier-Tinville.

— Qui êtes-vous ? quel est votre nom ?

— Je me nomme Lange.

— Lange !... Attendez donc... Vous êtes...

— Rien, monseigneur, ou bien peu de chose... Une petite comédienne que l'on voulait jeter un soir dans les cachots du For-Lévêque ; il y a cinq ans de cela ; vous me fîtes grâce, monseigneur.

M. de Crosne baissa la tête en rougissant. Il se souvenait d'un temps déplorable où la société monarchique s'était laissée bercer et endormir au bruit des contes et des chansons.

— Mais sérieusement, que venez-vous faire chez moi ? murmura M. de Crosne en regardant la comédienne.

— Je viens vous décider à fuir avec moi, à compter sur mon adresse, et à vivre.

— Vous êtes donc bien adroite ?

— Adroite, s'écria Mlle Lange en essuyant ses larmes ; je suis femme, je suis comédienne, je suis coquette... Jugez !

M. de Crosne faillit un instant céder aux prières de cette femme ; il crut à la sincérité de ce dévouement mystérieux qui voulait absolument le sauver ; Mlle Lange avait dissipé, dans la pensée du proscrit, les soupçons, les méfiances, les craintes que lui inspiraient tout et tout le monde. Par malheur, il se souvint de cette noble et orgueilleuse dignité qu'il prêtait autrefois à la magistrature de la police ; il effraya sa conscience, en lui prouvant qu'un magistrat, un gentilhomme de robe, n'avait pas le droit de s'appuyer sur la main d'une jolie femme, même pour franchir un abîme ; il déraisonna si bien pendant une heure, que sa conscience eut peur, — et Mlle Lange fut impitoyablement repoussée.

M. de Crosne, au moment de congédier la comédienne, ouvrit à la hâte un coffret précieux qu'il devait à la généreuse bienveillance de Mme la princesse de Lamballe. Il en tira une poignée de pièces d'or et de bijoux à l'intention de l'actrice, et l'actrice s'agenouilla tout doucement aux pieds de M. de Crosne en lui disant d'une voix tremblante :

— Gardez votre or, monseigneur. Vous avez toujours eu beaucoup de pauvres... Mais vous me devez mieux que cela peut-être.

Rendons justice à l'inflexible magistrat : il trouva un regret dans son cœur, une larme dans ses yeux.

Le lendemain, l'ancien lieutenant général de police était écroué dans la prison des Madelonnettes, où se trouvaient déjà l'ex-ministre Fleurieux, le général Lanoue, l'amiral Destaing, la Tour du Pin, Saint-Priest, Boulainvilliers, quelques ci-devant conseillers au parlement et les plus célèbres de la Comédie-Française.

Les artistes dont il s'agit avaient été arrêtés après la représentation d'une pièce suspecte, dans la nuit du 3 au 4 septembre, par l'ordre de la commune et sur la dénonciation de la société des jacobins.

Les pauvres comédiens du Théâtre-Français avaient commis un grand crime de circonstance : ils avaient représenté une méchante pièce intitulée *Paméla*, et Collot-d'Herbois voulait effacer avec du sang les hérésies de cet ouvrage, qui laissait entrevoir sous le costume de l'héroïne la robe fleurdelisée de la noblesse et de la royauté.

Les dossiers des comédiens contre-révolutionnaires, adressés par Collot-d'Herbois à Fouquier-Tinville, étaient annotés à l'ancre rouge. Cette annotation ne consistait qu'en une de ces trois lettres : G, — D, — R ; mais chacune de ces lettres impliquait le résultat d'un jugement : l'R demandait à l'accusateur public un renvoi ou acquittement ; le D signifiait la déportation ; le G était tout simplement la première lettre du mot guillotine. MM. Dazincourt, Vanhove et Fleury, Mmes Louise Contat, Emélie Contat et Raucourt étaient déjà guillotines... à l'ancre rouge dans les indications officielles de Collot-d'Herbois.

Mlle Lange avait refusé dans *Paméla* un petit rôle indigne de son talent ; elle dut à un accès de vanité, à un caprice, de ne point accompagner ses camarades jusque dans la prison des Madelonnettes.

III.

Les comédiens du Théâtre-Français introduisirent aux Madelonnettes une espèce de comédie de la liberté, qu'ils jouèrent, avec leurs compagnons d'infortune, dans les chambres, dans le chauffoir et jusque dans les corridors de la prison. Ils comprenaient admirablement, orgueilleusement peut-être, que des acteurs célèbres, proscrits par une révolution, n'étaient pas tout à fait de simples individus que l'on emprisonne, que l'on persécute, que l'on tue. Ils se sentaient la force et le pouvoir d'une compagnie d'élite, d'une corporation littéraire qui appartenait à l'histoire la plus charmante, la plus poétique, la plus populaire de l'ancienne France. Ils savaient bien qu'ils n'étaient pas des victimes que l'on dût abandonner, que l'on dût oublier en cessant de les voir. Les comédiens en